

Le fils d'ouvrier immigré est devenu passeur de culture

Mathieu Menghini Historien et féru de théâtre, le fondateur de l'association La Marmite reçoit le Prix culturel Leenaards



Natacha Rossel Texte
Georges Cabrera Photo

Son visage se crispe lorsque le photographe lui demande de prendre la pose. Mathieu Menghini a beau dérouler un curriculum pantagruélique, un parcours que d'aucuns accompliraient en deux ou trois vies, sa nature discrète et modeste prend le dessus. «Je n'ai jamais vraiment géré le fait d'être allé plus loin que mes parents, qui n'ont pas fait d'études. Quand j'étais directeur de théâtre, j'utilisais des euphémismes pour dé-

crire ma fonction.» Si bien que le jour où l'une de ses filles est interrogée par son institutrice sur le métier de son papa, la petite répond: «Il déchire des tickets.»

Le Neuchâtelois de 47 ans a peut-être joué les ouvriers certains soirs, il a surtout dirigé trois théâtres (Le Pommier à Neuchâtel, le Crochetan à Monthey et le Théâtre Forum Meyrin). Aujourd'hui, l'historien de formation enseigne l'action culturelle aux quatre coins de la Romandie et même au-delà, cumule les mandats d'expert, rédige des chroniques de haut vol et souffle des conseils dramaturgiques à Wajdi Mouawad, direc-

«Le théâtre est une dimension de la vie sociale aussi importante que de construire des logements et des écoles»

teur du Théâtre de la Colline, à Paris. Si on lui demande de résumer ce kaléidoscope en une phrase? «Penser toutes les façons d'articuler culture et démocratie.» Dans l'idée d'inviter chaque citoyen à prendre place dans l'agora. De donner à entendre la voix des «sans-part», selon la formule de Jacques Rancière, l'un des parrains de La Marmite, Université populaire nomade de la culture que Mathieu Menghini a fondée il y a trois ans et qui sillonne la Romandie. «Ces personnes que l'on n'entend pas recèlent un savoir, un point de vue sur le monde qu'il faut présenter en majesté.» C'est ce rôle de passeur que salue le Prix culturel

Leenaards, décerné ce mardi soir au Théâtre de Vidy.

D'où lui viennent cette ardeur pour le combat citoyen, ce goût enflammé pour la culture, en particulier pour le théâtre? Mathieu Menghini répond par la métaphore: «C'est par infusion que les choses se passent.» L'entendre parler de son père, immigré italien, ouvrier dans la métallurgie, et de sa mère, femme au foyer italo-suisse, éclaire l'homme qu'il est devenu. «Mon père a développé une conscience politique lorsqu'il est arrivé en Suisse. Il s'est engagé syndicalement ici, il a été l'un des artisans de l'éligibilité communale à Neuchâtel. Il a aussi milité en Italie, au sein du Parti communiste.» À l'époque, le Parti ouvre des écoles pour offrir aux plus humbles un accès à la culture. «Je suis le fils d'un ouvrier qui avait une bibliothèque! Il me parlait de Rousseau, de Hegel. Peu avant son décès, il me racontait encore la scène d'ouverture des «Fraises sauvages» de Bergman.»

Tétanisé face à Benno Besson

Sa mère, elle, lui entrouvre les portes du monde du théâtre. «Avant d'être femme au foyer, elle avait occupé un poste de secrétaire au TPR (ndlr: Théâtre populaire romand, à La Chaux-de-Fonds). Je me souviens qu'elle avait deux photos de répétitions des «Fourberies de Scapin», qu'elle gardait dans un vieux bahut. À chaque fois qu'elle les regardait, elle devenait très pensive.» Mais la famille Menghini n'a pas les moyens d'aller au théâtre.

Un jour, la maman s'inscrit avec son fils à une excursion, direction la Comédie de Genève, pour assister à une répétition du «Don Juan» de Molière mis en scène par Benno Besson. «On arrive dans la salle, Besson se met à hurler: «C'est quoi ce bordel?» J'étais tétanisé à l'idée d'avoir pénétré cet antre.» La petite équipe est finalement autorisée à rester. Pendant deux heures, le maître s'attarde sur deux répliques de la scène des paysans. Mathieu Menghini s'en rappelle par cœur: «Regarde la grosse Thomasse comme elle est assotée du jeune Robain, elle est toujours autour de ly à lagacer, et ne le laisse jamais en repos.» Besson est au sommet de son art. Le jeune Mathieu, lui, s'ennuie... «Ça n'a pas été un coup de foudre, sourit-il. Mais ce jour-là, j'ai observé que certains adultes pouvaient se mettre dans tous leurs états pour préserver une répétition et qu'ils pouvaient vouer une attention minutieuse à deux répliques. J'ai aussi découvert que des paysans méritaient autant qu'on s'attarde sur eux que le rôle-titre. À ce moment précis, j'ai senti que quelque chose d'essentiel se jouait, sans vraiment comprendre pourquoi.»

Amour des mots et dyslexie

Cette anecdote révèle une autre facette du personnage. La pièce de Molière, puis d'autres textes, réveillent en lui un amour des mots, de la langue, du discours solidement charpenté. Un appétit vorace pour la littérature, aussi. On imagine sa bibliothèque prête à craquer sous le poids des livres. Pourtant, ses instituteurs n'auraient pas misé deux sous sur le garçonnet, que l'on soupçonnait moins capable que ses camarades. «La lecture était une activité pénible.» Le diagnostic sera posé vers ses 12 ans: dyslexie. Il prend des cours d'orthophonie et éprouve enfin du plaisir à ouvrir des livres. «Je lisais tous les soirs avec ma mère. Le premier bouquin qu'on a lu ensemble était «Les âmes mortes» de Gogol. J'ai associé la lecture des grands classiques à quelque chose de très affectif.»

Ces moments privilégiés, complices, Mathieu Menghini les vit aujourd'hui avec ses trois filles, âgées de 23, 21 et 16 ans. «Elles me demandent parfois: «Papa, j'ai entendu parler de ce livre, tu l'as?» et elles viennent me l'emprunter.» Mais il insiste: il leur a inculqué la culture par infusion. «Je n'ai jamais cherché à les orienter de quelque manière que ce soit. Et aujourd'hui, elles s'intéressent à des domaines qui croisent mes passions. Le pommier n'a pas accouché de poires!» Il parle d'elles avec une infinie tendresse. Avec fierté, aussi. En haut de son CV, avant de dérouler son parcours titanesque, il mentionne: «Père de trois filles».

Bio

1972 Naissance le 17 février à Saint-Blaise, dans le canton de Neuchâtel. **1990** Baccalauréat scientifique. **1998** Licence en histoire, littérature française et sciences politiques. **1999** Nomination à la direction du Théâtre du Pommier à Neuchâtel. **2002** Création du festival «Poétiser la cité» en marge d'Expo.02. La même année, reprise de la direction du Théâtre du Crochetan, à Monthey. **2005** Nomination au poste de directeur artistique du Théâtre Forum Meyrin. **2007** Chroniques à la RSR dans les «Matinales» d'Espace 2, jusqu'en 2009. **2012** Début des «Chroniques aventines» dans «Le Courrier». **2016** Création de l'association La Marmite, Université populaire nomade de la culture. La même année, il devient conseiller dramaturgique de Wajdi Mouawad au Théâtre de la Colline, à Paris, fonction qu'il occupe toujours. **2019** Prix culturel Leenaards.